

THÉÂTRE
OCÉAN NORD
Espace de travail et de création

JOURNAL 94

**Notre tâche (ou bien tout le reste
sera pure statistique et affaire d'ordinateur)
est de travailler à la différence.**

Heiner Müller

L'équipe

directrice artistique **Isabelle Pousseur** — directrice adjointe **Guillemette Laurent** — administration **Patrice Bonnafoux**
communication & presse **Julie Fauchet** — direction technique **Nicolas Sanchez** — régie générale **Léo Monvoisin**
coordination générale **Ysé Marbaix** — médiation culturelle **Romain Cinter & Diana David**
intendance **Mina Milienos** — entretien **Ilyas Diallo** — images, divers **Michel Boermans**



Scènes de la Vie Conjugale Ingmar Bergman

adaptation et mise en scène Myriam Saduis

Pour se rencontrer, il faut arracher les masques

Laurent Ancion

Au printemps 1973, un étrange phénomène frappe les rues de Stockholm. Quand vient le soir, la ville se vide presque totalement. Couvre-feu ? Menace nucléaire ? Pas du tout. C'est le succès foudroyant d'une série télévisée qui siphonne ainsi la capitale suédoise de ses passants. La chaîne nationale diffuse Scènes de la vie conjugale, l'histoire de la descente aux enfers d'un couple bourgeois, puis de sa rédemption, réalisée en six épisodes par Ingmar Bergman. Personne ne veut rater cette analyse au scalpel du duo formé par Marianne et Johan, joué par Liv Ullmann et Erland Josephson. « Bergman livre une analyse du couple qui a la précision d'un scanner », estime la metteuse en scène Myriam Saduis. « La qualité de son écriture et sa capacité à fouiller l'âme humaine entraînent un phénomène imparable : tout le monde s'y reconnaît. » Myriam Saduis a de la suite dans les idées, et Bergman y tient une place de choix. En 2008n elle obtenait du cinéaste suédois l'autorisation de porter à la scène *Affaire d'âme*, un scénario que Bergman n'avait jamais tourné. Récompensé aux Prix de la Critique comme « Meilleure découverte », ce spectacle signalait avec puissance la naissance de Myriam Saduis comme autrice et metteuse en scène. Quinze ans plus tard, après *Tchekhov* (La nostalgie de l'avenir), *Hannah Arendt* (Amor Mundi) ou sa propre écriture (*Final Cut*),

Myriam Saduis poursuit sa passion pour l'exploration de notre inconscient et de nos mouvements intérieurs en dédoublant les possibilités offertes par Scènes de la vie conjugale. Au couple de Marianne et Johan vient se mêler, en miroir inversé, celui de Marin et Johanna – le genre change, les répliques restent. Articulé autour de ces deux couples, le spectacle inscrit le texte initial en plusieurs variations, qui nous font revivre une même séquence, avec les mêmes mots, mais en inversant les rôles.

« Mon but n'est pas de détecter des invariants féminins ou masculins », insiste Myriam Saduis, « mais d'interroger nos perceptions. C'est la mécanique du couple qui est explorée, au cœur d'une formidable machine à jouer. »

Laurent Ancion Scènes de la vie conjugale, que tu mets en scène aujourd'hui, est une autre *Affaire d'âme*, pour reprendre le titre du spectacle que tu montais en 2008. Quelles qualités trouves-tu chez Bergman qui t'y ramènent aujourd'hui ?



12 -> 23/09

NOUVEAUX HORAIRES!

Spectacle à 20:00 du mardi au vendredi
Les samedis à 18:00, les mercredis à 19:30

Jeu 14/09 à 13:30
(pas de représentation en soirée)
RENCONTRE mercredi 20/09

Écoles, associations : préparez votre venue!

Notre responsable des publics, accompagné des artistes lorsqu'il-elles sont disponibles, propose de venir présenter le spectacle dans les classes et associations qui le souhaitent. Au programme, un dialogue vivant pour préparer à la représentation : exploration des thématiques, discussions et échanges.

Remarque : spectacle conseillé à partir de 14 ans pour les sorties en groupe (scolaires ou associatifs)

Intéressé-e ? Contactez-nous au :
02/242 96 89 – contact@occannord.org

Avec Nicolas Arancibia, Marion Eudes, Mathilde Marsan, Yoann Zimmer, Laure Valentinelli et la participation de Valentina et Isadora Padilla Olivares Birgé (Les enfants) - Adaptation et mise en scène Myriam Saduis - Assistantat à la mise en scène Murielle Texier - Lumières Nathanaël Docquier - Création sonore Jean-Luc Plouvier - Images Marie-Françoise Plissart - Mouvement Sarah Deppe - Ingénieur son Florent Arzac - Scénographie & costumes Ima Morin - Conseillère dramaturgique Valérie Battaglia Chargé de production Patrice Bonnafoux Coproduction Compagnie Défilé, Théâtre Océan Nord, maison de la culture de Tournai/maison de création, La Coop asbl et Shelter Prod. Soutiens Fédération Wallonie-Bruxelles, Shelterprod, Tascshelter.be, ING, Taxe-Shelter du gouvernement fédéral belge, Centre des arts scéniques, Coop-Fonds d'acteurs. La pièce de Ingmar Bergman est représentée par l'agence Drama - Suzanne Sarquier www.dramaparis.com

Myriam Saduis Bergman est un auteur qui m'accompagne depuis très longtemps. La qualité de son écriture et sa capacité à fouiller l'âme humaine constituent un magnifique outil de travail. *Scènes de la vie conjugale* est un texte qui m'a toujours attiré : je savais que je le mettrais un jour en scène. Assez récemment, sur l'impulsion d'un des fils d'Ingmar Bergman qui gère le patrimoine de son père, le cinéaste israélien Hagai Levi a repris *Scènes de la vie conjugale* en inversant le genre des protagonistes. Dans l'œuvre initiale, on le sait, il s'agit de la cartographie d'un couple, Marianne et Johan, a priori « bien sous tous rapports » – l'une avocate, l'autre chercheur, avec deux enfants – qui va subir un coup de tonnerre : l'homme annonce qu'il a rencontré une autre femme, Paula, que ce lien dure depuis un moment et qu'il s'en va. Marianne va passer par une profonde réinterrogation. L'histoire raconte leurs retrouvailles, avec plus ou moins de bonheur, dans les années qui suivent. C'est l'analyse d'un couple, envisagé comme première unité dans laquelle se jouent les rapports de forces relationnels – et presque politiques, pourrait-on dire. Pour être précise, c'est le système du couple et de la famille que Bergman interroge. Le cinéaste Hagai Levi réalise donc sa série sur la base du scénario de Bergman, mais inversée : cette fois, c'est la femme qui part. Cette inversion interroge une autre position des femmes, en lien avec notre époque. Dans le texte de Bergman, le personnage de Marianne n'est pas une femme au foyer, elle est avocate, mais l'on suppose qu'elle consacre plus de temps à la famille. Et quand Johan part, la garde des enfants n'est même pas évoquée. Il dit qu'il va payer une pension alimentaire, mais c'est tout. Bien sûr, lorsque le genre des personnages est inversé, cela crée des perceptions... nouvelles!

LA On imagine les perspectives que ce jeu d'inversion peut créer, tout particulièrement à un moment où les rapports de domination sont interrogés de toute part. Tu as d'abord exploré ces variations avec les étudiants et étudiantes en art dramatique de l'ESACT, à Liège. Est-ce que tu y as reconnu leurs interrogations ?

MS En discutant avec les étudiants et étudiantes, je me suis surtout rendu compte de ceci : la plupart connaissent la série de Hagai Levi, mais personne ne connaissait l'original ! Donc le renversement n'est absolument pas perceptible. Il n'y a pas le jeu qui fait qu'on peut passer de l'un à l'autre et se demander ce que ça change. Ça m'a considérablement interrogé. Et j'ai pensé aux possibilités scéniques. Au fond, il n'y a qu'au théâtre que, dans un même présent, tu peux prendre la même scène, la rejouer autrement, et interroger ta perception. Le théâtre permet ce jeu de mise en écho ou en miroir, dans le même instant. Je me suis dit que cette matière pouvait être passionnante à explorer ensemble. J'étais également animée par un souci de transmission. Bergman est quand même un auteur immense, un des plus grands réalisateurs du XXe siècle, une plume d'une précision vertigineuse. Je pensais qu'explorer son écriture n'était pas peine perdue ! J'ai donc testé ces « variations » autour de *Scènes de la vie conjugale* en exercice. Et cela a ouvert des portes bien au-delà de ce que j'avais imaginé.

LA Qu'avez-vous découvert par exemple ?

MS Les infinies possibilités de la scène, d'abord ! Si tu devais comparer les deux versions à l'écran, ce serait laborieux, tu devrais passer d'une série à l'autre, etc. La scène peut être le lieu

laboratoire en route !

LA Les personnages de la série sont peu nombreux. À l'écran, tout réside sur cinq personnes : le couple formé par Marianne et Johan, un couple d'amis et Madame Jacobi. Cette dernière, au nom de prophète, est reçue par Marianne dans son cabinet d'avocate. Madame Jacobi veut divorcer parce que, dit-elle, « il n'y a pas d'amour dans le couple ». Paula, la nouvelle compagne de Johan, est évoquée bien sûr, mais reste hors champ. Reprends-tu les mêmes protagonistes ?

MS C'est une des forces de la série : elle repose, de façon virtuose, sur très peu de personnages. Nous avons à la fois ouvert et réduit cette distribution ! Au couple de Marianne et Johan vient donc répondre celui de Marin et Johanna, son miroir inversé. On a enlevé le couple d'amis – même si, dans la série, il est révélateur de la puissance d'autodestruction qui peut se vivre dans un couple. Nous gardons le personnage de Madame Jacobi. Elle est essentielle au récit puisqu'elle vient éveiller Marianne / Marin à la conscience du manque d'amour dans son propre couple. Pour le reste, l'adaptation choisit des passages, mais ils ne sont pas modifiés. Bien sûr, la femme dit « Je suis tombée amoureuse » et pas « Je suis tombé amoureux ». Paula devient Paul... Mais plus le texte reste intouché, portant les stigmates de son époque, plus il sera intéressant de le tester dans une situation inversée. J'ai souhaité que tous les personnages soient portés par de jeunes interprètes : les actrices et acteurs ont entre 25 et 30 ans. Ils et elles pourraient avoir des enfants, mais représentent la génération qui vient après moi. Car c'est bien à elle que je souhaite dédier cette exploration. Cette génération nous enseigne beaucoup. Elle interroge les rapports interpersonnels et souhaite en créer de nouveaux. Elle pose la question des rapports de force et de l'égalité de façon plus aigüe. C'est donc très intéressant d'offrir ce matériau à des jeunes gens et de voir comment on dialogue.

LA Le spectacle nous convie presque à une enquête d'entomologistes : on est invité à scruter de subtiles variations pour mieux y percevoir la mécanique humaine...

MS Oui, c'est exactement ça. Il s'agit vraiment d'ouvrir les portes de la perception. Cette exploration ne cherche pas une réponse idéologique. Tout repose sur l'extrême subtilité des détails, que le public est invité à scruter. On ne fait pas de démonstration. Par exemple, dans la série originelle, lorsque Johan quitte Marianne, on se rend compte qu'elle reste pétrifiée et mutique. Quand on inverse les rôles, on réalise que la femme s'approprie tout le temps de parole – mais c'était déjà bien le cas avant : Johan parlait sans cesse – et nous étions moins choqués, non ? Les femmes sont tellement entraînées à se taire que la chose ne se révèle qu'en l'inversant. Pourquoi nos perceptions sont-elles biaisées ? Le spectacle invite à l'introspection. Pourquoi pensons-nous ce que nous pensons ? Bergman décrit un lien étouffant, pour les deux partenaires. Ce dispositif interroge davantage le système que les protagonistes eux-mêmes. Ils sont pris dans une sorte d'algorithme : l'avis de leurs parents, les diktats du bonheur, l'image qu'ils se composent d'eux-mêmes. Ce que raconte Bergman, c'est l'évolution de personnes amenées à se regarder autrement – et l'image qui en résultera sera belle et plus authentique. Il dit que pour se rencontrer, il faut arracher les masques. Et c'est très difficile.



LA Petite question temporelle : dans la série, ce mouvement narratif s'étend sur une période de 10 ans. La série durerait y heures. Le film que Bergman en a tiré durerait 2h45. Combien de temps durera le spectacle ?

MS Il durera 1h40 maximum ! On se concentre principalement sur trois séquences, que Bergman titrait des *Paula, La vallée des larmes et Les analphabètes*. Nous explorons la rupture, la reconstruction qui s'en suit et les retrouvailles. On reconstruit le récit dans son ensemble, ce ne sont pas des fragments. Mais ça ne durera pas 5h !

LA Un des éléments esthétiques frappants, dans la série comme dans le film, c'est l'absence de musique. Qu'en sera-t-il du spectacle ?

MS Il y aura de la musique, la bande son est même très importante. Elle est composée par Jean-Luc Plouvier. Elle permettra notamment de rendre leur place aux enfants du couple. Ils sont en première ligne de ce qui se passe entre leurs parents, mais sont invisibles dans le récit initial. Il nous a semblé important de leur redonner voix. Dans le même esprit, j'ai demandé à la chorégraphe Sarah Deppe d'accompagner le travail. Mes mises en scène ont toujours une dimension chorégraphique. J'aime penser

en termes de trajectoires, de contrepoints, de mouvements. Que disent les corps, en contrepoint des mots ? Le texte de Bergman est central, mais le non-verbal l'est tout autant. Toute l'équipe, tant du côté du jeu que du côté technique, participe à tout. Nous construisons le spectacle ensemble. Une mise en scène est un travail collectif. Chacun.e est invité.e à donner sa perception. L'équipe technique assiste donc au processus et au questionnement. Chacun peut proposer des solutions avec ses outils : par la lumière, par la scénographie ou par le son. Dans ma politique de travail, tout le monde est là du début à la fin des répétitions. Mon rôle est de trancher bien sûr, mais pas à partir des idées que je m'étais faites – à partir de la choralité de toutes les personnes impliquées dans la création.

LA Pour les amateurs de Bergman, il est le cinéaste du gros plan, qui révèle l'inconscient des personnages, ces figures intérieures qui ont tant à nous raconter. Comment travailles-tu cette notion de proximité ?

MS Le théâtre est un autre média. Si on veut être créatif, on doit se décaler de la technique cinéma. Toutefois, la notion de gros plan se retrouve dans l'usage que nous ferons de photos : là où la série et le film commençaient par une interview du couple, nous commençons par visiter leurs albums photos. La photographe Marie-Françoise Plissart accompagne tout le travail et nous délivre ces objets temporels merveilleux, des « instantanés ». Ses photos font partie intégrante du récit. Un détail nous attrape, on fait le focus sur tel ou tel élément. La scénographie très épurée d'Irma Morin complète cette focalisation sur l'essentiel : tout est fait pour que le jeu soit au centre de l'attention. On va au cœur de la relation. Ainsi rejoint-on le « focus » de Bergman.

LA Dans ton précédent spectacle, *Final Cut*, tu enquêtait sur tes propres origines, entre la Tunisie et la France. Ce solo a bouleversé tous les publics, par son incroyable capacité à révéler l'enfoui, l'exploré qui nous constitue. Avec *Scènes de la vie conjugale*, tu poursuis ta passion pour l'exploration de nos âmes...

MS Oui, je continue à mener l'enquête ! Cette fois, elle porte sur l'avenir, sur l'évolution du rapport hommes-femmes, envisagé comme l'une des premières unités où se joue le pouvoir. Si ces rapports changent, toute la société changera. Ce spectacle est notre apport à la réflexion, avec pour conduite l'étonnement. Et je retrouve ma place de metteuse en scène, hors du plateau. Je suis heureuse d'ouvrir la focale vers la jeune génération, de l'écouter, de lui offrir – et de nous offrir – un chef-d'œuvre qui puisse fonctionner comme une sorte de grammaire à fouiller, pour y trouver de nouvelles syntaxes. C'est d'une profondeur et d'une subtilité qui confinent au trouble : le texte a été composé il y a plus de 50 ans et toute l'équipe s'y reconnaît.

Myriam Saduis - Portrait

Chaque spectacle est une enquête

La puissance de son *Final Cut*, lancé comme un uppercut dans les genévies de l'histoire coloniale en 2018, a définitivement installé Myriam Saduis parmi les grandes autrices, actrices et metteuses en scène de nos temps. Cet autoportrait bouleversant, singulier et unique, a le talent de réunir le spectateur.ice.s dans une seule et même humanité. En livrant l'histoire de ses parents – entre Dijon et Tunis, entre l'effacement du père tunisien et la folie de la mère française –, Myriam Saduis démontre combien le mystère des origines nous touche tous.

Ce spectacle, récompensé aux Prix Maeterlinck pour le jeu et la mise en scène, tourne tout autour du globe depuis 5 ans et pourrait compter parmi ceux qui ne s'arrêtent jamais. « C'est épuisant mais formidable », sourit une artiste qui, après 4 décennies de passion du théâtre, avoue se sentir comme une débutante. Difficile d'imaginer les doutes qui peuvent saisir celle qui adapte aussi bien *La mouette* de Tchekhov (en 2012, sous le titre de *La nostalgie de l'avenir*) que la pensée de Hannah Arendt et Walter Benjamin (*Amor Mundi*, en 2015, écrit avec Valérie Battaglia). Chacun de ses projets est longuement mûri, ce qui leur donne une évidente écorce – un fond puissant qui n'oublie jamais de faire danser la forme.

En 15 ans, depuis *Affaire d'âme*, adapté de Bergman, Myriam Saduis a livré six créations : une rareté justifiée par ses alambics. « Pour chaque spectacle, j'ai besoin d'enquêter beaucoup. *Final Cut*, par exemple, représente deux ans d'écriture », explique-t-elle. « Quand je monte un texte classique, je l'adapte, donc il y a également un travail d'écriture. J'ai besoin de mûrir longtemps un projet – j'en mûris d'ailleurs plusieurs à la fois, jusqu'à ce que surgisse vraiment quelque chose d'essentiel à dire. » Ce travail de fond a trouvé au Théâtre Océan Nord « un ancrage essentiel », note Myriam. « Ce compagnonnage permet un rythme de recherche », souligne la metteuse en scène, qui connaît le prix du temps donné à l'exploration.

Le travail d'acteur, dit-elle, constitue le cœur de son travail. Elle explore toute l'année en enseignant à l'ESACT et à l'IAD, où elle frotte les étudiant.e.s à Jung, Lacan, Tchekhov, Freud... et Bergman bien sûr.

À l'horizon ? La tournée de *Final Cut*, le lancement de *Scènes de la vie conjugale* et un « projet Shakespeare » dont on se réjouit de connaître la teneur.



©George Dier

Mercedes

Thomas Brasch - Laura Ughetto

C'est galvanisant d'être tous et toutes des moteurs d'idées

Laurent Ancion

Le nom de Thomas Brasch ne vous dira probablement rien. Mais soyez patients : il y a de fortes chances qu'après avoir découvert Mercedes, pièce aussi tenace que l'odeur de l'essence, vous n'oublierez plus jamais son nom. L'auteur allemand (1945-2001) nous balance sans aucune pitié sur le bord d'une autoroute, aux côtés de deux personnages plus cabossés qu'un tas de ferraille. Sakko est un jeune homme qui rêve de gros cubes – et tout particulièrement de Mercedes. Oi est une jeune femme qui ne veut pas rêver mais vivre, quitte à tout dévaster. Dans l'ombre, visiteur d'un temps révolu, se tient « l'homme à l'auto » – un vestige du capitalisme peut-être. Que font-ils là? On n'en saura jamais rien. Et eux non plus. Ce qui compte, c'est leur incroyable langue. Entre mitrailleuse et remix de mille sources, on suit leur dialogue comme un poème halluciné, qui finira par touter les étoiles. « Oi et Sakko parlent mal : ils mélangent argot urbain et clichés de blockbusters américains. Ils inventent un conglomérat de mot-phrases, maladroit, brutal, répétitif et intense », explique Laura Ughetto, qui a eu le coup de foudre pour la pièce en 2011 et n'a eu de cesse, depuis, d'y revenir. Au fil de Mercedes, lâchée comme une course aveugle, tout semble possible : inverser les rôles, mourir et ressusciter, tout recommencer. Et peu à peu, sur ce paysage complètement mazouté, monte une lumière inattendue. Un espoir. Un besoin d'amour qui

sera peut-être la clé d'un autre départ... « C'est la petite fleur qui pousse dans la merde », lance en riant Laura Ughetto, en pleine création. Son premier projet de metteuse en scène, porté à bout de bras depuis plus de dix ans, risque bien de nous secouer dans les tournants.

Laurent Ancion Pour ton travail de finalité en mise en scène à l'INSAS, en 2017, tu avais dirigé Sallinger, de Bernard-Marie Koltès, adapté sous le titre Never dead / Not alive. Des personnages en bout de course y ressemblent à des funambules au bord du vide, au bord d'un pont. Avec Mercedes, tu sembles à nouveau t'intéresser aux laissés-pour-compte, à celles et ceux à qui on ne donne pas la parole, celles et ceux que la société préfère écarter. S'agit-il d'enfin leur prêter oreille?

Laura Ughetto Tout à fait. C'est comme demander un droit de réponse, par le théâtre. Il y a des gens qui sont dans des situations impossibles et qu'on oublie, qu'on n'écoute jamais. Dans Sallinger, il s'agissait notamment de personnages animés par l'idée du suicide, ou carrément morts – avec qui on peut donc difficilement communiquer. Dans Mercedes, Sakko et Oi sont des chômeurs complètement exclus de la société. Ce genre de personnes, dans la vie réelle, peuvent atteindre un tel état de détresse psychologique et financière qu'elles en deviennent quasiment inaccessibles, ou tout simplement effrayantes pour les gens dit « socialement normaux ». Mercedes parle de l'aliénation des humains par la société. Ou, comme dirait Jean Oury, de la frontière entre les « normopathes » et les « psychopathes ». Dans mon parcours, j'ai

pu avoir de nombreux échanges avec des personnes considérées comme folles, donc « inaudibles ». Je me rappelle avoir eu de longues conversations, enfant, avec ma tante maternelle, qui était diagnostiquée comme schizophrène. Nous avions des discussions d'égal à égal. Elle avait 50 ans, j'en avais 7, et j'avais l'impression d'être enfin considérée, écoutée. Nous avions des choses à nous apprendre l'une à l'autre. J'ai pris conscience de la difficulté pour la société à entendre ce qui dépasse du cadre : on se bouche les oreilles, on se cache les yeux. En scène, il ne s'agit pas de faire l'apologie de la marge – ça peut vite m'énerver d'ailleurs, parce qu'il n'y a pas d'idéalisation possible. Il s'agit juste d'ouvrir l'oreille à ce qu'on n'entend pas et l'œil à ce qu'on ne voit plus.

LA Depuis que tu l'as découverte en 2011, au Conservatoire de Marseille, Mercedes est devenue pour toi une pièce de chevet. Tu la relis, dis-tu, deux fois par an! Tu en as déjà donné une première version à l'INSAS, en 2016, lors des formes ouvertes. Qu'est-ce qui te touche tant dans le texte? Quel est l'enjeu pour toi de porter à la scène la parole si bizarre d'Oï et de Sakko?

LU D'abord, je l'ai beaucoup relue parce qu'elle est incompréhensible! (rire) Et c'est précisément ce que j'adore chez Brasch. Ce qui me touche beaucoup chez Oi et Sakko, c'est la tentative de lien. À première vue, c'est l'histoire d'un couple qui se déchire. Parce qu'ils n'ont plus rien. Et quand on n'a plus rien, on ne peut plus être doux, patient, empathique. Il y a trop de souffrance intime pour pouvoir être avec les autres. Pour moi, toutes leurs tentatives consistent à entrer dans une perception commune, à

Texte Thomas Brasch / traduction Patrick Démerin

Mise en scène et adaptation Laura Ughetto

Assistante à la mise en scène Ijhou Ahoudig

Avec Christian Cordonier, Fanny Estève, Isaac Thomas

Scénographie Camille Lemonnier et Clémence Thiery

Création lumières Iris Julienne - Création sonore Adrien Pinet

Costumes Hugo Favler - Diffusion Alice Barbieri

Production Théâtre Océan Nord en coproduction avec La Coop asbl et Shelter Prod Soutiens Fédération Wallonie-Bruxelles, service Théâtre - taxshelter.be, ING, Tax shelter du gouvernement fédéral belge - Cocof Fonds d'Acteurs - Compagnie Défilé - facettes.asbl.

Écoles, associations : préparez votre venue!

Notre responsable des publics, accompagné des artistes lorsqu'il-elles sont disponibles, propose de venir présenter le spectacle dans les classes et associations qui le souhaitent. Au programme, un dialogue vivant pour préparer à la représentation : exploration des thématiques, discussions et échanges.

Remarque : spectacle conseillé à partir de 14 ans pour les sorties en groupe (scolaires ou associatifs)

Intéressé.e? Contactez-nous au :
02/242 96 89 – contact@oceanord.org

restaurer un lien social, humain, charnel. Le rapport à la violence est très fort, mais ce qui m'intéresse, c'est le pourquoi. Peut-être qu'à un moment, on n'a plus le choix. On est tellement violentés qu'on ne peut plus agir autrement. On a désappris. C'est l'histoire de cette violence qui m'intéresse. À Marseille par exemple, où j'ai grandi, il faudrait mettre en rapport la violence de certains quartiers avec la violence de la politique de la ville. L'hypocrisie municipale vaut-elle mieux que le franc-parler de certains habitants? Chez Oi et Sakko, il n'y a plus de filtre : c'est la franchise à 200 pour cent dans ce que ça a de beau et de moche.

LA Leur langue est très étonnante, comme émiétée, dévastée. Il ne reste que des bouts qu'on ne va pas toujours bien comprendre. Mais ce n'est pas grave. Pourquoi?

LU Parce que sans le langage corporel, il n'y aurait rien, ce texte serait trop absurde. Le propos de Brasch est de désober l'être humain, d'explorer un endroit de la survie où il n'y a quasiment plus de langue. La question qu'il pose, c'est comment fait-on alors, sans langage? Donc tout passe par le corps. Avec les actrices et les acteurs, nous n'avons jamais fait de lecture à table. C'est une langue qui se travaille debout, en action. L'effet physique de l'écriture de Brasch est immédiat. C'est comme une partition musicale, avec des vides et des pleins : la pièce induit directement une physicalité. En scène, comme dans la vie d'ailleurs, les histoires que racontent les corps sont riches et ont le droit d'être et d'exister, au même titre que les mots. Et puis j'ai un faible pour les contradictions : si le personnage dit quelque chose mais que le corps montre autre chose, c'est drôle. Le rythme est l'élément déterminant. Les défis de cette écriture, c'est d'abord de trouver le juste équilibre entre une langue trop limpide et une langue trop contractée et trop peu intelligible. Ensuite, il s'agit de trouver le bon traitement pour les scènes de violence. Nous ne travaillons ni le mime ni la cascade. Nous préférons le hors-champ. Le public peut ressentir les mêmes émotions que face à *Massacre à la tronçonneuse* mais en restant en sécurité! Ce qu'on s'imagine est parfois encore plus puissant que ce qui est montré.

LA En Belgique francophone, on connaît mal l'Allemand Thomas Brasch. Novelliste, poète, auteur de théâtre, réalisateur, il a touché à tout, donnant notamment une version cinématographique de Mercedes. Sa vie éclaire-t-elle son goût pour les marges et pour cette écriture « hors normes »?

LU Thomas Brasch était visiblement un homme foisonnant, qui partait dans tous les sens créatifs. Son écriture ressemblait sans doute à sa vie d'éternel déraciné : il était né en Angleterre, fils d'immigrés juifs autrichiens, mais sa famille s'était rapidement installée en Allemagne de l'Est. Il était en lutte permanente avec les autorités en place, avec des passages en prison et des travaux d'intérêt général. Il a fini par passer en Allemagne de l'Ouest. Mais il s'est senti privé de la contestation qui le nourrissait : « Le problème en Allemagne, c'est qu'à l'Est on ne peut pas travailler et qu'à l'Ouest on peut seulement travailler », ironisait-il. C'était un marginal en exil, contraint de défendre son originalité propre contre les modes de pensée réducteurs. Comme Heiner Müller, Brasch ne s'est sans doute jamais senti chez lui, constamment écartelé entre deux modèles antagonistes, en lutte avec l'idéologie dominante, fasciné par l'Histoire et ses fantômes. Il a écrit *Mercedes* au milieu des années 80, à la demande du metteur en scène Matthias Langhoff, pour la Schauspielhaus de Zurich. Il reste peu d'écrits de cette aventure, mais Langhoff témoigne d'un écrivain prolixe et fébrile, constamment en état de crise, incapable d'arrêter son écriture sur un thème précis. Quinze jours avant la première, le metteur en scène a tranché parmi tout ce que lui avait envoyé Brasch et cela a donné *Mercedes*!

LA La pièce ressemble elle-même à un véritable puzzle...

LU J'apprends à jouer aux échecs pour le moment – et c'est justement un motif récurrent chez Brasch. Ce n'est pas une simple image. *Mercedes* m'intéresse parce qu'elle constitue un véritable casse-tête mathématique. C'est une pièce à travailler – et à recevoir – comme une expérience. Il s'agit d'un texte-matériau écrit en 17 tableaux, composés de 14 scènes dialoguées et de 3 textes métaphysiques. Nous les appelons les « poèmes ». Le tout forme davantage une ligne « éditoriale » qu'une ligne narrative. Les scènes peuvent se répéter avec des variations, les protagonistes sont tour à tour frappés d'amnésie, les rôles se permutent. Au cours de la pièce, ils échangent plusieurs fois leurs prénoms, se demandent où ils sont et ce qu'ils font là : c'est ce que j'appelle les ritournelles. Dans mon adaptation, la « scène du souhait » est l'une de ces ritournelles, qui revient trois fois. Oi demande à Sakko ce qu'il désire plus que tout. Ce qui donne dans la langue de Brasch : « Etsitupouvaisouhaiterqu'qu'ch'ose », comme pour sonder si le désir est encore actif quelque part chez lui.

LA Étonnamment, dans cette langue étrange, sur ce bord d'autoroute où peu d'humains rêveraient de traîner, naît entre Oi et Sakko une espèce de demande d'amour. On ne sait par quel chemin elle est arrivée, mais elle gonfle, gonfle...

Journal 94-sept. 2023-p.5

LU Oui, c'est très étonnant. C'est la petite fleur qui pousse dans la merde. Il y a cette vieille expression qui dit « Il faut toucher le fond pour mieux rebondir ». En tout cas, ici, Sakko et Oi touchent clairement le fond. Et comme je suis quelqu'un de profondément positif – en tout cas, j'ai l'espoir –, je vois dans cette pièce une vraie demande d'amour. Comme si le jeu permettait de créer du lien et que, dans ce lien, venait l'amour. Et avec l'amour, on peut quand même survivre à beaucoup de choses. L'amour, c'est gratuit ; on n'a besoin de rien pour s'aïmer. Sakko et Oi ont des positionnements très contraires vis-à-vis de la société. Mais ils sont portés par un espoir de réconciliation. Sakko est très résigné, très conformiste : il estime que sans travail, on n'est rien, on n'a pas de place, parce qu'on n'existe pas. Oi n'a sûrement jamais travaillé et ça lui va très bien comme ça : le monde est assez vaste et riche pour qu'elle puisse se servir et vivre ce qu'elle souhaite – avec tous les excès qu'un tel point de vue comporte, le vol, la prostitution, le risque de s'abîmer. Ils vont essayer de trouver, en consentement, la voie du milieu. Sakko pour se sentir vivre en dehors d'une fonction et Oi pour trouver une liberté moins brûlante.

LA On laissera le suspense sur l'issue de leur lien... Mais une chose est sûre, avec des œuvres relativement opaques, comme celle-ci, cela laisse une belle place aux spectatrices et spectateurs, invités, dans le noir de la salle, à reconstituer les faits, enquêter presque, réfléchir en tout cas! C'est une donnée qui compte pour toi?

LU Oui, c'est très important pour moi. J'ai remarqué qu'à chaque fois que je crée quelque chose, j'envoie des questions. Mon plus grand travail est d'éliminer les questions inutiles. C'est-à-dire que j'ai envie que le public se pose des questions... mais les bonnes! Je ne donnerai pas forcément les réponses, parce qu'elles dépendent du vécu, de l'expérience et de la sensibilité de chacun et chacune. Faire cette démarche de poser des questions aux spectateurs, c'est valoriser leur regard et leur donner une place personnelle au cœur du projet. À la fin de la première version que j'avais faite en 2016, les retours sur les possibles résolutions étaient très variés. Et tout le monde avait évidemment raison!

LA Une hypothèse relativement évidente est dans le titre : Mercedes. On peut le lire comme le symbole de réussite capitaliste, mais aussi comme une trace historique, dans l'Allemagne des années 80, la Mercedes étant la voiture préférée d'Hitler...



©Maguy Barand

LU A fortiori que le groupe Mercedes, après la seconde guerre mondiale, a intégré d'anciens dignitaires nazis dans son entreprise. En 1977, la Fraction Armée Rouge enlève puis tue Hanns Martin Schleyer, ancien SS, devenu patron de Daimler-Benz. Thomas Brasch n'ignore pas ces ambiguïtés. La Mercedes est le signe de la réussite sociale : même dans un état de pauvreté important, avoir ta voiture, c'est avoir ton espace, ta représentation sociale. Mais la marque renvoie aussi à des histoires troubles : l'entreprise la plus prospère est aussi celle qui a le fondement le plus pourri. L'économie cautionne, puisqu'il y a profit. Et il n'y a donc aucune sanction pour ce passé plus que trouble sur lequel s'est bâti notre société.

LA Cette dénonciation du fascisme qui continue à ronger nos sociétés rappelle l'auteur autrichien Thomas Bernhard, qui s'est employé à démontrer cet échec, mais de façon peut-être plus explicite?

LU Oui Bernhard est plus clair... et très sombre aussi! Ici, il y a un appel de la lumière. On ne sait pas si on va la saisir ou s'il elle viendra jusqu'à nous, mais elle est là. Est-ce la force de la vie? Il y a un vrai espoir dans l'humanité. Et chacun sait que s'il n'y a pas un tout petit espoir quelque part, rien n'est possible. Brasch avance à travers tout cela avec beaucoup d'humour. Je m'y reconnais parce qu'il n'y a que cela qui fait avancer, qui permet de tenir. Sous les lambeaux et les restes, il y a quelque chose qui scintille.

Laura Ughetto - Portrait L'art comme lieu d'action

Elle est née en 1988, mais on jurerait qu'elle a déjà eu plusieurs vies : tour à tour costumière, comédienne, scénographe, assistante à la mise en scène, performeuse, metteuse en scène, bientôt danseuse, Laura Ughetto multiplie les expériences artistiques avec une curiosité passionnée : « C'est un choix », dit-elle, « j'aime prendre des places différentes pour observer le milieu artistique sous des angles différents. Cela me permet de l'envisager de façon plus réaliste! Et j'apprends énormément de chacune de ces fonctions, qui se complètent. » Dans sa famille, l'art n'était pourtant pas une évidence, sinon le dimanche, pour se distraire. « Je viens d'une lignée d'ouvriers et d'agriculteurs : des gens qui bricolent et inventent plein de choses avec leur main, mais ne diront jamais le mot « art ». Tout se passe bien quand la petite Laura, 13 ans, rejoint la troupe de la Maison des Jeunes de son quartier, à Aix en Provence, où elle touche à toutes les techniques de scène. En revanche, quand elle annonce, 5 ans plus tard, qu'elle veut faire de la scénographie, « mes parents angoissent et mes profs trouvent que c'est du gâchis ». Bonne pâte, Laura fera un BTS... et un gros burn-out. Elle se consomme à l'apprentissage du marketing et « des messages pour vendre ». Elle fonce au Conservatoire de Marseille, « comme une naufragée s'accroche à une planche! ». Le salut par l'art? Parfaitement. « L'art me fait vivre, ressentir des sensations, des émotions. En regarder ou en faire me fait me sentir vivante », explique-t-elle. Laura y trouve aussi une voie d'expression politique – un chemin qu'elle a tenté dans la militance, avec une certaine souffrance. « Le militantisme m'a abîmée, avec son lot de cynisme politique. Des amis ont tenté de se suicider pour leurs idées. J'étais trop jeune pour traverser cela. Faire de l'art, il n'y

a que ça qui me porte. Le politique y est très présent, mais pas de manière frontale. »

En 2012, Laura Ughetto débarque à Bruxelles, qui deviendra un nouveau port d'attache après les calanques marseillaises. « C'est ma ville d'adoption », déclare celle qui sortira diplômée de l'INSAS en 2017. Elle se sent si bien au nord qu'elle optera pour la nationalité belge en 2019. « Dans le sud, on m'appelait « la Belge ». Aujourd'hui c'est vrai! », sourit-elle.

Parmi ses multiples projets, l'an prochain, Laura Ughetto rejoindra la Compagnie Nyash pour *Parade* où elle se fera danseuse. Djo Ngeleka rêve de l'inviter en République Démocratique du Congo pour mettre en scène et jouer dans *Le lac* qu'il a écrit. Et elle souhaite poursuivre une recherche sur « le corps somatique ». « Je suis contente de cette diversité artistique », dit-elle. « J'adore apprendre. Et l'art, c'est apprendre tous les jours. »



© M. Boermans pour les photos

Chez les fous Rainald Goetz, Paul Camus. Théâtre Océan Nord, déc.2013

À Bernard Van den Bossche...



Chez les fous Rainald Goetz, Paul Camus. Théâtre Océan Nord, déc.2013.



Bureau du Théâtre Océan Nord, rue Vandeweyer, Année zéro (1996)



Chez les fous Rainald Goetz, Paul Camus. Théâtre Océan Nord, déc.2013.

Je n'avais plus vu Bernard depuis quelques années quand j'ai appris sa disparition le 19 janvier dernier. Il lui arrivait pourtant de m'envoyer de longs messages audio dans lesquels il me disait avec la fougue dont lui seul était capable à quel point notre rencontre avait été importante pour lui. Je lui répondais toujours, me remémorant le jeune homme brillant, sensible et généreux qu'il avait été -et était toujours malgré la sévérité de sa maladie.

Il avait d'abord été mon étudiant à l'INSAS, interprétant le Soldat - et je crois me souvenir que c'était son choix - dans un exercice sur *La Ronde* de Schnitzler avec beaucoup de justesse alors que c'était un rôle très éloigné de lui. Par la suite, il a été stagiaire à la direction technique sur *Un jeu de rêve*, dyptique composé du *Songue* de Strindberg et *Si l'Été revenait* d'Adamov, un spectacle créé au Festival d'Avignon en 1991 et dans lequel il interprétait aussi une série de petits rôles : un figurant d'opéra, un homme pauvre et un estivant d'une terre étrange nommée Beurivage, valsant lentement au milieu d'autres estivants, tous masqués.

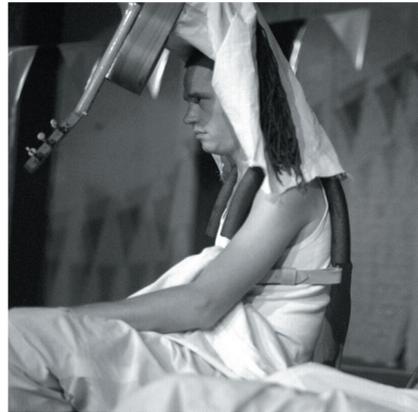
En 1995, quand nous avons commencé à chercher, Michel Boermans et moi, un lieu à Bruxelles où nous pourrions déposer nos bagages, nos désirs et nos projets, il nous est apparu évident de lui demander de nous accompagner. Et quand nous avons trouvé cet ancien garage rue Vandeweyer qui allait s'appeler dorénavant *Théâtre Océan Nord*, il en est devenu, immédiatement et pendant cinq ans, la cheville ouvrière, le centre d'une ruche très active, s'occupant à la fois d'administration, de production, de coordination et de relations publiques.

Quelques années plus tard il a fait partie du projet collectif *Inadaptés* mené par Paul Camus, au Théâtre Océan Nord, autour du roman *Chez les fous* de Raynald Goetz où je l'avais trouvé simplement incroyable, offrant au spectacle, comme en témoignent les photos publiées sur cette page, une lumière et une incandescence inouïes, très personnelles.

Je garderai toujours le souvenir de cette lumière.

Et je n'oublierai jamais son sourire, ses rires grandioses et nos magnifiques discussions sur le théâtre, l'amitié et la vie.

Isabelle Pousseur



La tête du Cheval dans *Woyzeck*, le premier degré du genre humain Georg Büchner, Isabelle Pousseur. Marni, 1998.



Théâtre Océan Nord, sans date.

Avec les publics

Depuis sa création, le Théâtre Océan Nord cherche à affermir les liens qui l'unissent aux publics. Que ce soit par des activités en lien avec les spectacles de la saison ou des propositions d'ateliers pratiques, nous avons à cœur de rendre la création théâtrale contemporaine vivante et accessible à tou-te-s. Vous trouverez ici les principales propositions « En Plus ! » et « En scène ! »

en plus

Les représentations en journée

Pour chaque spectacle, nous programmons une représentation à 13:30, le premier jeudi, afin d'offrir à tou-te-s la possibilité d'aller au théâtre en journée. Nous pouvons également coordonner un repas à partager ensemble avant cette représentation avec votre association !

Les rencontres après-spectacle

Lors du deuxième mercredi de représentation, à l'issue du spectacle, nous proposons un moment d'échange convivial animé par notre responsable médiation, permettant à toutes celles et ceux qui le désirent de rencontrer les artistes et de poursuivre la réflexion autour des thèmes du spectacle.

Les animations préparatoires

Pour les groupes, nous proposons de venir à votre rencontre pour introduire le spectacle avec une animation, menée soit par un artiste du spectacle soit par notre responsable médiation. N'hésitez pas à nous contacter pour convenir d'une date.



photo DR

Le dossier pédagogique

Afin de mieux préparer un groupe à sa sortie théâtrale ou simplement pour nourrir la réflexion avec vos jeunes, nous fournissons sur demande un dossier pédagogique du spectacle présentant le contexte, les artistes et quelques pistes thématiques.

Le Pass à l'Acte parcours d'initiation pour 5^e, 6^e et 7^e secondaire

Le Théâtre Océan Nord, Le Rideau, le Théâtre Les Tanneurs, le KVS, en partenariat avec La Centrale, centre d'art contemporain de la Ville de Bruxelles proposent à 4 classes bruxelloises un parcours d'initiation à la création contemporaine qui court sur toute l'année scolaire.

Au programme : quatre spectacles avec leur introduction, une visite guidée, des rencontres, des ateliers et l'occasion de présenter un travail sur scène ! Un parcours complet d'éducation culturelle et artistique.

Inscriptions : avant le 10 septembre.

Sur mesure

Un groupe spécifique? Une association dynamique? Un désir particulier autour d'un spectacle? Nous sommes également prête-s à convenir avec vous d'un projet sur mesure. N'hésitez pas à nous contacter : contact@oceannord.org

en scène



photo DR

Ma Maison ambulante pour les 6 < 12 ans - 6 au 10 mai 2024

Organisé depuis 2017 pour le public spécifique de la maison d'enfants Les Amis d'Aladdin, active dans le secteur de l'éducation auprès des familles plus démunies de notre quartier, ce projet réunit aussi l'Atelier Graphoui, Centre d'Expression et de Créativité, et La Maison Autrique. Par la pratique du théâtre, de la vidéo ou du son, les artistes ouvrent aux enfants et à leur famille une perspective différente sur leur environnement et leur permettent de rêver à partir de leur quotidien. La pratique artistique est ici l'occasion, pour les familles nouvellement arrivées en Belgique, de s'ancre au cœur du quartier, par le biais de la créativité. Nous accueillerons une douzaine d'enfants primo-arrivant-e-s.

Soutien Perspective Brussels via le DASC.

L'Atelier ADO pour les 13 < 19 ans - août 2024

Le Théâtre Océan Nord propose durant les vacances d'été, une semaine de stage gratuit d'initiation au théâtre et à la pratique de l'acteur pour les jeunes Schaarbeekoï-s. Au cœur d'un théâtre, ils et elles explorent leur imaginaire, leur rapport au corps et à la voix ou s'essayent à l'écriture et à la scène.

Infos et inscriptions : contact@oceannord.org

L'Atelier intergénérationnel tous âges

L'Atelier intergénérationnel du Théâtre Océan Nord est un projet qui existe depuis de nombreuses années et se poursuit avec un succès remarquable. Gratuit et ouvert à tou-te-s, il s'adresse aux amateur-ice-s, débutant-e-s ou confirmé-e-s, qui ont le désir d'apprendre et de travailler sur des bases professionnelles. Il se propose donc de faire découvrir à toutes celles et ceux voulant participer à une aventure théâtrale collective, le processus et la création d'un spectacle. La saison 2023-2024 proposera des sessions hebdomadaires d'atelier en vue d'une série de représentations à l'automne 2025.

Intéressé.e de rejoindre la prochaine session?
Séance d'information : octobre. Démarrage : printemps 2024.
Laissez-nous vos coordonnées à : contact@oceannord.org



© M. Boermans

Journal 94-sept. 2023 - p.7

Pop! L'Anneau

spectacle Jeune public à destination des familles du quartier

En partenariat avec Pierre de Lune, nous proposons aux familles du quartier un moment festif, convivial et gratuit avec un spectacle pour les enfants, un goûter et la visite de Saint-Nicolas!



© Gregory Navarra

Quand on arrive dans le monde, on n'y connaît rien, on doit tout découvrir ! Apprivoiser son corps, se confronter à son image et se construire une identité. Quelle porte faut-il ouvrir, quelle couleur choisir, quel genre adopter ? Qui veut-on devenir ? Comment se définir sans être rangé.e dans une case ou finir dans un tiroir étriqué ? Et que faire lorsque son propre reflet décide de s'en mêler ?

Spectacle de 55', sans parole pour les jeunes spectateurs à partir de 6 ans.

Scénario et mise en scène Ariane Bubbinder (inspirée par les premières recherches avec Léonard Berthet - Rivière) - Scénographie Sylvianne Besson - Costumes Samuel Dronet avec l'aide d'Odile Duboecq, Isabelle Aïraud & Françoise Van Thienen - Conception sonore Josellin Molnet - Mouvements Caroline Corneille - Maquillage Rebecca Flores-Martinez - Construction décor, aménagements, peinture Yves Haawaert, Sylvianne Besson, Miette Leslie De Geyter - Aide décors & accessoires Daniel Tison - Interprétation Jules et Gaspard Kozenwajm en alternance - Régie de plateau et machiniste Miette Leslie De Geyter - Eclairages et régie Nicolas Fauscher - Diffusion Pierre Romit - Mes Idées Bases - Photos Gregory Navarra - Traces et images vidéo Maxime Jennes - Graphisme et illustrations Loïc Gaume - Avec la participation des élèves de 5^e année de l'école communale de Saint-Vaast et de leur institutrice M^{me} Laurence.

Infos pratiques

NOUVEAUX HORAIRES

20:00 en semaine - 18:00 le samedi
19:30 le mercredi (inchange)
13:30 premier jeudi des séries de représentations (inchange)

Réservations

02/216 75 55 billetterie@oceannord.org
Sur place : une heure avant les représentations. Toute place non retirée 15 minutes avant le début du spectacle est susceptible d'être remise en vente.

Tarifs

Nos tarifs sont inchangés depuis de très nombreuses années. La conjoncture nous contraint à réviser le tarif plein, sans cependant toucher aux tarifs préférentiels.

14€ tarif plein
7,5€ étudiant.e / demandeur.euse d'emploi / senior.e / personne en situation de handicap / détenteur-riche carte prof / groupe adultes (min. 10 personnes)
5€ professionnel-le du spectacle / groupe scolaire ou associatif / étudiant-e-s ULB, UCL / habitant-e du quartier (sur présentation d'un justificatif de domicile - liste des rues concernées sur oceannord.org)
3€ étudiant.e théâtre (hors académies)
1,25€ tarif Article 27
Gratuit habitant-e de la rue Vandeweyer (sur présentation d'un justificatif de domicile)

Bar

Le bar vous accueille une heure avant le début du spectacle et vous propose une petite restauration à prix doux, avant ou après les représentations et jusqu'à minuit.

Accès

Rue Vandeweyer 63-65 1030 Bruxelles
Nous vous conseillons d'emprunter les transports en commun ou un deux-roues pour faciliter votre venue (garage en intérieur).
Trams : arrêt Place Liedts: 25, 62, 55, 93 - arrêt Saint-Servais: 92
Trains: Gare du Nord (dix minutes à pieds).

Le théâtre est partiellement accessible aux personnes à mobilité réduite. N'hésitez pas à nous faire part de vos besoins lors de votre réservation ou le soir même à la billetterie.



Saison 23-24

SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE

Ingmar Bergman / Myriam Saduis 12 > 23/09

MERCEDES

Thomas Brasch / Laura Ughetto
07 > 18/11

POp!

L'Anneau
08/12

COMME UN POISSON SANS BICYCLETTE

Virginie Thirion
30/01 > 10/02

LES BRIGANDS

Isabelle Gyselinx 5 > 16/03

PIEUVRE 1 + 2 UNE CONFÉRENCE ILLUSTRÉE

Françoise Bloch/Zoo Théâtre 9 > 20/04

TODOS CAERAN & NASHA MOSKVA

Focus Colonel Astral 14, 15, 16 & 21, 22, 23/06

Soutiens Fédération Wallonie – Bruxelles – Service Théâtre, La Coop asbl, Taxshelter.be, ING, Tax Shelter du gouvernement fédéral belge, Shelterprod, CAS – Centre des Arts Scéniques, COCOF – Fonds d'Acteurs & Service de la Culture et du Tourisme.

Partenaires Pierre de Lune – Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles, Lycée Emile Max, Pass à l'Acte (Le Rideau – Les Tanneurs – Le KVS – La CENTRALE d'art contemporain de la ville de Bruxelles), L'Atelier Graphoui, Les Amis d'Aladdin, La Maison Autrique, Les Halles de Schaerbeek, le 140, La Balsamine, Le Théâtre de la Vie, Centre de jour ANAÏS, L'Heure Atelier, United Stages, La FEAS, Entr'Âges ASBL, Infor', Article 27, AMCP (Association des Médiateurices Culturels Professionnels)

Éditeur responsable, graphisme M.Boermans. Imprimé (bien) par Vervinckt, Liège.

